

Montreux
fantastique et mystérieuse

Luciano Cavallini

Montreux
fantastique et mystérieuse
Contes et légendes de la Riviera



ÉDITIONS
CABÉDITA
2017

DU MÊME AUTEUR

Carnets de nuits, Éd. Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1983.

Le cancer d'Aphrodite, Éd. Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1985.

Encre d'Échine, Éd. Indigo-Montangero, Montreux, 2003.

Le Lys de verre, Éd. Persée, Paris & Cogolin, 2009

L'Affaire Jéricho (ouvrage subventionné par la ville de Montreux),
Éd. du Panthéon, Paris, 2014.

Couverture : © Photo Éric Caboussat

© 2016. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-777-1

Préface

Montreux ne fut pendant longtemps qu'un ensemble de petits villages dont certains remontent à l'époque romaine. Nourris de secrets ou d'histoires de famille, perles de comptoir, non-dits et légendes... Le Montreux mondialement connu est né grâce à lord Byron et Jean-Jacques Rousseau, la Belle Époque aux florissants palaces, l'impératrice Sissi devenue l'hôte incournable de la région, semblant entraîner tous ces illustres personnages à sa suite, afin de composer les riches facettes de cette station au climat doux et à la végétation luxuriante.

Lorsque Luciano Cavallini nous a proposé de publier ces contes sur le site MyMontreux.ch, qu'ils soient fondés sur des faits réels ou pure fiction de l'auteur, nous avons immédiatement été séduits par sa faconde créative et son écriture imagée.

L'auteur décrit un Montreux mystérieux, méconnu ou totalement imaginaire, empli de mystères, d'éléments troubles ou divinement enchanteurs.

Ensemble nous vous invitons à découvrir les multiples aspects de cette ville connue dans le monde entier.

Ce livre est né de la fructueuse collaboration de l'auteur avec MyMontreux.ch.

Roger Bornand
MyMontreux.ch

Avant-propos

MONTREUX RIVIERA

Cela sonne doux comme la Belle Époque; convie aux balades nombreuses et romantiques sinuant entre le bord du lac et les hauteurs plus escarpées, avec des endroits secrets et rafraîchissants, comblés de murmures et de bruissements qui se confondent sous les pas du promeneur. On y voit des bosquets, des prairies stellaires jonchées de narcisses; on y entend des sources de plus en plus bruisantes et lorsqu'on quitte le scintillant miroir lacustre pour arpenter des lieux plus secrets et moins évocateurs, on y découvre une étrange vie parallèle nous côtoyant à portée de regard, mais semblant toutefois évanescence. Et lorsque le soir on rejoint sa demeure ou son hôtel, on ne sait plus très bien si on a été naturellement charmé par ces endroits de rêve, ou si c'est un réel songe qui s'est immiscé dans la promenade. Toujours est-il qu'on en conserve un profond trouble; ce n'est plus la simple splendeur d'un paysage idyllique qui s'impose à nos souvenirs, mais tout une parcelle de contes et de légendes surgis au détour des chemins qui reviennent murmurer leurs charmes. Il y a certes les légendes habituelles, que nous connaissons tous et qui enchantèrent les Anglais et autres touristes en villégiature au début du XX^e siècle, et qui sont depuis longtemps consignées dans nos archives, telles que *Le prisonnier de Chillon*, de lord Byron, les lieux mythiques de *Julie ou la nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau. D'ailleurs on ne peut se balader sur les hauts de Clarens sans retrouver son âme y voguant partout: le *Tavel* de Jean-Édouard Blanc, la

fin de *Sans famille* d'Hector Malot, *L'Alphabet du matin* d'Alice Rivaz et bien sûr tout ce que nous légua Oscar Morier, le grand historien de la région. Il n'est point de lieu qui ne soit pétri par le verbe d'un poète comme Victor Hugo, le trait d'un peintre tel que Ferdinand Hodler, les partitions d'un Richard Strauss qui composa son troisième des quatre derniers lieder au Montreux Palace; au Montreux Palace toujours, un Nabokov prodigue, un Stravinsky qui sacra son printemps sur nos labours et, sans le savoir, prépara la venue des petites poupées automates de la gare de Montreux avec son ballet: *Petrouchka*. *Lolita* se trouvait donc moins esseulée... N'oublions pas également que Montreux fut la patrie du grand chansonnier Pierre Dudan, dont la carrière internationale fut nourrie de beaux succès, comme *Le café au lait au lit*, *Clopin Clopant*, chanson d'ailleurs maintes fois entonnée par Yves Montand. On ne peut non plus ignorer les sages quatrains du doyen Bridel surplombant la terrasse du temple Saint-Vincent, qui semblent eux aussi tout empreints de lumière lacustre:

*Toi qui viens admirer nos riants paysages,
En passant, jette ici ta pite aux malheureux,
Et le Dieu dont la main dessina ces rivages,
Te bénira des cieux.*

Il y a ce Montreux-là, de prestige et de gloire, enluminé de style rococo, de cieux translucides imbibant les belles marquises de verre de la rue du *Kursaal*, ce Montreux nostalgique du *Jardin anglais*, de petits garçons jouant aux cerceaux près des bacs à sable, cousins des jardins du Luxembourg de Paris, de son pavillon Baltard, le Marché couvert, dont les voix gutturales des marchands de légumes continuent de s'égrainer au fil des siècles.

Il y a tout cela et bien plus encore... On ne peut jeter un regard sur la crinoline en l'encorbellement de la façade de l'Hôtel des Alpes

à Territet sans voir errer l'âme tourmentée de Sissi, toute vêtue de noir et s'en revenant des alpages, rêvant d'un futur siècle de liberté et de concorde qui, au crépuscule de sa vie, se pétrifia devant la ligne principale des trolleybus. Une Élisabeth soucieuse, confrontée à la fin d'un siècle se décrivant désormais sous la plume d'un Empire dont les aigles sont foudroyés. Il y a ce Montreux d'ornements, de boiseries et de marqueteries aux volubilis s'entrelaçant à perte de vue, de colonnades Art nouveau, avec ses grands toits à pignons, ses girouettes cinglant à tous vents, ses œils-de-bœuf guignant noirs et fixes au milieu des coiffes et semblant veiller solennellement les foules générationnelles de rois et d'empereurs, de maîtres et de valets, de tout un brouhaha malaxé dans les tourmentes politiques commençant d'embraser l'Europe.

Il ne faut pas oublier non plus que Montreux fut une ville d'eaux et que, comme toutes les villes d'eaux, elle possède ce charme désuet des grands romantiques en cure de santé. Elle peut avoir la pâleur des porcelaines délicates, comme le teint fort du lapis-lazuli. Elle joue et rivalise avec les floralies et les grands palmiers de Cannes, Nice, Amalfi ou Minori. Elle vogue délicate entre ses quais et ses sentiers caillouteux de haute montagne.

Elle a eu le grand privilège de pouvoir recueillir en son micro-climat doux et parfumé l'âme du grand Rainer Maria Rilke, et l'on sent encore aujourd'hui l'esprit universel du grand poète oindre les hautes atmosphères de Naye et de Jaman.

Pas un jour ne passe sans que l'on soit charmé par les grandes baies des hôtels ouvrant au midi, sans que l'on admire les salons illuminés de moulures, les nappes ruisselantes d'argenterie ou les plafonds creusés de paysages aux tonalités bucoliques.

Montreux joue encore de cela; elle se conte ainsi et se raconte encore comme telle, mais elle a aussi une autre face, plus disparate. Car derrière le fard lunaire d'un Pierrot d'antan, il y a les visages des gens, des petites personnes qui s'y sont démenées en souffrant, en besognant, celles et ceux qu'on dit venir du *bon vieux temps*, mais dont le temps précocément vieux fut rarement bon.

Cela est le préambule d'une autre époque, d'une autre vision de cette région que nous vous proposons de traverser ensemble.

Nous allons vous emmener au travers des rues, des sentes et chemins ; vous allez sentir les odeurs des vieilles ruelles, d'un mets cuisiné s'échappant d'une fenêtre entrouverte ; vous allez aussi vous enfoncer dans l'imaginaire d'une muraille lézardée, découvrir ce qui se passe dans une cabane abandonnée.

Vous connaîtrez les gens secrets, parfois la misère cachée sous une mansarde ; vous découvrirez aussi des faits historiques dont on parle peu, tenus à l'écart comme des hontes familiales qui pervertissent les générations futures par fermentations putrides.

Vous réaliserez que ce que vous côtoyez tous les jours est à portée de vos yeux. Que cela suffit pour remarquer l'invisible ou découvrir ce qui vous semblait inimaginable. Ça sentira les cuivres du bon vieux jazz New Orleans, le rock, et les poudres d'anges des rails de coke.

Comme tous les endroits bénis de ce globe, ayant été maintes fois chantés par les poètes, Montreux se dressera sous mille autres facettes que vous ne soupçonniez même pas pouvoir réellement exister. Vous laisserez-vous tenter par l'aventure ?

*Toi qui viens admirer nos riants paysages,
En passant, jette ici ta pite aux malheureux,
Et le Dieu dont la main dessina ces rivages,
Te bénira des cieux.*

Le journal d'Edward Lytton Smith

Il y a des sentiments qui tiennent de la tristesse et de l'instinct. Dans le silence mauve de ces chambres sans personne, avec le souvenir, les souvenirs des sons, des voix, exhalées depuis longtemps de leurs poitrines, on se croirait déjà à genoux, à sentir comme une odeur d'anciens champs et de montagnes défleuries. Avec des rideaux, tremblements de vitrages, froissements indistincts d'ombres rappelant l'encolure du plafonnier que l'on fixait inlassablement durant les maladies d'enfance.

Ce qui fut vécu revient, comme si c'était la veille. Une courbe, une ondulation, ça prend l'apparence du verre, lorsqu'on le regarde par le côté, et que les cieux s'y reflètent, en même temps que la réalité devenue translucide.

La fin des transhumances approche; on les voit au travers des arcades de l'église de Glion. On y monte, on laisse pour un temps la commode, les lourds remèdes, le menthol, les térébinthes et le benjoin.

Les arcades de pierre de l'église de Glion, douces protectrices et confidentes de chagrins! Presque comme des sœurs inondées de clarté et dont le lac serait leurs voiles. Si on se reculait, elles devenaient austères, dévalant vers de mystiques divinités qui, entre les frises du jour, savaient un instant clore leurs dentelles sur d'humains pèlerins.

Je me suis hâté, forçant l'allure, pour venir voir le Maître mourant. Le bateau, qui n'en finissait pas, une mer houleuse, entachée de grisailles, comme une huile bitumeuse sur le mercure agité. Combien de fois les hautes cheminées, puissantes tours remorquant nos lenteurs, n'ont-elles pas craché leur

essoufflement en vain ; je demeurai évasif, accroché au bastin-gage, tout transi de sels et d'embruns.

Le Maître se mourait.

Il y avait tout le long du rivage, depuis Montreux jusqu'à Territet, ces langueurs d'arômes rappelant les fleurs de tilleuls que nous cueillions en période de vacances, avant de poursuivre par la plaine accidentée du Rhône menant à Muzot. J'aurais voulu en posséder quelques brins encore, tous séchés, puis les disposer sur sa taie d'oreiller, avec un peu de *Lavandula vera* et une eau de violette. Il s'en serait souvenu.

Par un chemin sinueux rempli de grottes et anfractuosités mystérieuses, je parvins enfin tant bien que mal à la Clinique de Valmont.

Les arbres en adoucissaient la lueur ; il régnait un calme d'église, lorsqu'on y pénètre avant les cérémonies. Il y avait ces impressions de craquements, les rais bleus d'un vitrail tombant sur une commode en bois de palissandre. Je finissais par confondre les deux, la chambre du Maître, l'église de Glion et la grande forêt hivernale de Toveyre.

Cela vous paraîtra peut-être étrange, mais j'étais attiré par ces grandes galeries toutes peintes de blanc, accueillant les chaises et les couvertures des malades de la tuberculose. Ils restaient, demeuraient des jours et des mois, quelquefois une année entière, à boire l'air ensoleillé, à tenter d'aspirer les brises légères que d'autres souffles, plus épais, ne cessaient d'alourdir.

Le Maître se mourait.

Il était devenu un enfant, après avoir compris tout ce que voulaient dire les mots inquiets des parents veillant sur les fièvres, ou des épouses rongées de veilles, puis blanchies prématurément par les aubes, arrangeant très souvent leurs pâleurs sur le visage d'un mort. Il y avait d'abord eu Henriette, la petite fille aux longues tresses sur son lit, puis tous ces légers mieux, ces grands biens fébriles survenant juste pour tromper les cœurs et redonner espoirs aux âmes endolories. Henriette était partie la

première, et je revois ces grands yeux fiévreux, fixant des alcôves que nous ne voyions pas encore. Sa longue chemise blanche et ses mains disposées comme de la cire sur l'édredon brodé, qu'elle avait voulu emporter de chez elle. La cruche de faïence et la cuve où, la veille encore, elle avait pu se laver au savon de Marseille. Fraîche comme une perce-neige. Partie en premier.

Il m'avait encore parlé. Tenant un crayon et un petit cahier, je le voyais aussi noircir des feuillets, tous minces, tous aussi transparents que son teint.

Il fallait avoir essayé de vivre, avant de pouvoir mesurer des instants pareils. Comprendre le déplacement de la lumière dans une chambre, toute pareille à celle-ci. Demeurer là pendant les grands après-midi fiévreux, que les torpeurs alanguissent encore plus. Ces infernales journées où la douceur sous-tend le drame, et les conversations tuées par la gêne. C'était ici, en ces endroits-là, qu'on regardait les murs jusqu'aux cordons des tapisseries, en masquant la vérité, en s'écrasant contre l'odeur âcre des cristaux de camphre, et des beaux mouchoirs brodés tout maculés de sang. Ces plaintes comme des berceuses, puis ces petits-enfants en visite, qu'on faisait rentrer et sortir à la hâte, pour ne pas fatiguer le malade, parce qu'ils devaient s'amuser dans le parc; c'était de leur âge, on ne les laisserait pas ainsi longtemps dans une pièce avec un mourant.

On adossa le Maître contre le sommier du lit. Ce grand lit noir, seule pièce maîtresse de cette chambre, renfermant la nuit comme pour bloquer déjà le corps dans un sommeil cadré.

Il semblait apprécier cet instant fugace, il était en rémission, et ne mourait pas! Il le savait déjà, et souffrait bien moins que la fois où, piqué par une rose, il avait vu son bras enfler au point qu'il ne pouvait plus écrire. C'était un fort, l'univers coulait en lui, le regard des arbres et de la nature, les flots du Léman entonnant leurs murmures lorsqu'il s'y promenait, puis le veillant pendant la maladie, en y dardant toutes les clartés empruntées aux cieus, tout cela ferait qu'il reviendrait à la vie, dans ce lieu

Table des matières

PRÉFACE.....	7
AVANT-PROPOS	9
LE JOURNAL D'EDWARD LYTTON SMITH.....	13
LA CHAMBRE OUEST	18
JANE KINGSFIELD	23
QUAI DES PLEURS.....	28
VOIE MAUDITE.....	34
LA POTENCE DE BOIS GINGIN.....	41
AINSI PARLAIT RICHARD STRAUSS.....	49
LYCANTHROPIE DE SONLOUP	56
LES TUNNELIERS DE JOR.....	61
LA COLÈRE DE SAUMONT.....	67
LES TOURMENTS DE NABOKOV	73
AQUILA AIRWAYS.....	79
LES ÂMES DAMNÉES DE CHILLON	87
LA PETITE FILLE SUR LE PLANCHER	94
LES INCURABLES PEINES INFANTILES.....	104
LA STATURE HIÉRATIQUE DU COMMANDEUR.....	110
LE PETIT BERLIN.....	116
LE FERRONNIER DE LA CORSAZ.....	123
LE SACRE DE STRAVINSKY	127
L'ENFANCE SECRÈTE DES VILLAS DUBOCHET	132
CŒUR-VOLANT	138